

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Hommage à Luc Lacourcière

René Dionne

Numéro 13, février 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40440ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

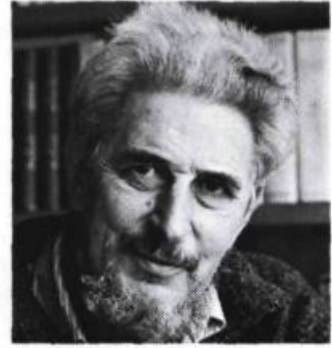
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dionne, R. (1979). Hommage à Luc Lacourcière. *Lettres québécoises*, (13), 53–54.

Hommage à Luc Lacourcière

Mélanges
en l'honneur de
Luc Lacourcière



Folklore français
d'Amérique

sous la direction de Jean-Claude Dupont

LEMEAC

L'on a dit ou écrit de Luc Lacourcière que, de tous les universitaires canadiens-français, il était celui qui avait la plus grande réputation internationale. C'est possible (mais comment le vérifier ?) ; en ce cas, il l'a méritée, pour ainsi dire, de surcroît, car il n'a jamais voulu qu'étudier de façon scientifique un domaine qui n'existait encore que marginalement, ici, le jour où il a entrepris de l'explorer avant que de le mettre en valeur : celui de la tradition populaire du Canada français, telle qu'elle s'exprime à travers ce que l'on appelle communément le folklore.

Le pionnier

Luc Lacourcière naît à Saint-Victor (Beauce) le 18 octobre 1910, dernier enfant d'une famille de treize. Il commence ses études classiques aux collèges de La Pocatière et de Lévis, les termine au Séminaire de Québec. Il s'oriente vers l'enseignement secondaire en préparant une licence ès lettres à l'Université Laval (1932-1934), enseigne en Suisse (1936-1937) et à Rigaud (1938-1939), donne des cours d'été à Laval en 1938, y devient professeur régulier en 1940, après un séjour d'études aux États-Unis (1939-1940). Il s'est récemment retiré de l'enseignement, sans cesser, cependant, de s'occuper activement des recherches qu'il a lancées et parrainées depuis une bonne quarantaine d'années.

Son grand oeuvre a commencé par la création, en 1944, des Archives de folklore de l'Université Laval. Ce serait le lieu central d'une carrière consacrée tout entière à la « recherche » et à « l'illustration », pour reprendre une expression de Léopold Lamontagne, son condisciple et ami de collègue, de « l'âme de notre peuple canadien-français ». À un moment où ce qui était canadien apparaissait petit, maigrelet, sinon méprisable, Lacourcière a voué sa vie aux études folkloriques canadiennes. Avant lui, il n'y avait guère eu que Marius Barbeau, son inspirateur et son maître, pour travailler scientifiquement dans ce domaine. Les littéraires du milieu et de la fin du dix-neuvième siècle avaient bien pensé à s'en occuper, mais c'était plutôt pour en recueillir les lambeaux, avant qu'ils ne disparaissent, que pour en faire un objet de science. Depuis,

la littérature canadienne avait eu ses historiens, Camille Roy entre autres, et ses créateurs, qui, les uns et les autres, ne s'étaient guère penchés sur la littérature orale, l'écrite n'ayant même pas encore vu sa valeur reconnue ni son intérêt décelé au niveau universitaire : l'on se préoccupait davantage, lorsqu'on était parvenu à ce niveau, de répéter et de fréquenter ses maîtres français que de développer son être propre, original.

Sincère, sans prétention aucune, préférant le vrai au toc de l'imitation, Beauceron de bonne race, fière et franche, Lacourcière se mit à l'oeuvre à la suite de Barbeau, Beauceron lui aussi. Des esprits de même bon aloi, tel Félix-Antoine Savard, eurent tôt fait non seulement de l'encourager, mais de collaborer avec lui. L'oeuvre pionnière du folkloriste allait permettre à la littérature canadienne d'avoir un statut à l'Université. Ce ne fut pas avant 1963, alors que, le climat politique aidant, fut créé un département d'études canadiennes ; Luc Lacourcière allait le diriger jusqu'en 1971, c'est-à-dire jusqu'au moment où la littérature québécoise pourrait, enfin, prendre sa place au coeur des études littéraires de l'Université Laval, plus d'un siècle après la fondation de cette université. À peu près vers le même moment, dans les autres universités francophones du Canada, à la suite de démarches différentes, mais qui profitaient plus ou moins du climat créé par les études de Lacourcière et de ses collaborateurs, la littérature québécoise arrivait à trouver, selon les milieux, une attention que, depuis belle lurette, on aurait dû lui accorder (le mot exprime bien dans quel état de sujétion le Canadien et le Québécois étaient tenus de par leurs origines coloniales).

Une mise en situation

En 1978, au moment où le Professeur Lacourcière se retirait de l'enseignement, le Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires des francophones en Amérique du Nord (CELAT) a voulu rendre hommage à son pionnier de recherche, qui se trouvait être également le plus ancien professeur de la Faculté des lettres de l'Université Laval. Il en est résulté, publié sous la direction de Jean-Claude Dupont aidé d'un comité d'édition, un fort volume de 485 pages (Montréal,

Leméac). Intitulé *Mélanges en l'honneur de Luc Lacourcière*, l'ouvrage ne comprend pas moins de treize témoignages (p. 7-68), qui sont autant d'hommages au savant québécois, et vingt-huit études sur le folklore francophone d'Amérique et d'Europe (69-436) ; suivent quelques indications sur la lignée paternelle de Lacourcière (437) et sur sa carrière : biographie, bibliographie, photographies nombreuses, liste des thèses dirigées (439-470), un historique du CELAT (471), un index des noms cités (473-483).

Paul Carpentier, du Musée du Québec, a tenté d'esquisser un tableau des différentes écoles de pensée que l'on peut discerner parmi les folkloristes québécois. Après avoir fait une brève histoire des études folkloriques au Québec et à Ottawa, il ramène à quatre les principales orientations de la recherche ; il les désigne de la façon suivante : « l'école d'Ottawa (ou l'école nationaliste) ; l'école de Laval (ou l'école traditionaliste) ; l'aventure du Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle (ou l'école expérimentaliste) ; les nouvelles tendances » (155-156). L'école d'Ottawa (1916-1945), c'est celle de Marius Barbeau, un internationaliste dont un « concours d'événements socio-historiques » a fait déboucher la recherche sur l'existence de la culture canadienne-française à une époque où le Québécois s'acheminait vers une prise de conscience plus totalisante de son identité propre ; ce courant nationaliste, un moment disparu, a resurgi au début des années 70, alors que redevenait vif le goût de la découverte et de l'exploration de notre culture traditionnelle. L'école de Laval, animée par Luc Lacourcière, avait succédé à la précédente. Vouée à la fois à la recherche et à l'enseignement, elle a étudié la tradition orale, les coutumes, la culture matérielle. Son traditionalisme (terme non péjoratif, en l'occurrence) proviendrait du caractère « historique-géographique » de son approche et de sa méthode d'analyse comparative, en même temps que de son attachement à la classification des contes et des coutumes ; c'est dans le domaine de la culture matérielle que l'école de Laval aurait été le plus novatrice. L'école expérimentaliste est née dans le prolongement des travaux de Barbeau. Collaboratrice de ce dernier, Carmen Roy aurait pu, de par sa formation, être nationaliste ou, aussi bien, traditionaliste. La conjoncture historique (encore une fois agissante) l'a amenée à « développer un programme de recherches multi-

culturelles » (160), dont les résultats plus ou moins cohérents jusqu'ici (à cause de l'empirisme même de la méthode) devraient aboutir bientôt à un « projet d'études thématiques tantôt transculturelles, tantôt interculturelles » (161), qui serait une voie canadienne toute neuve. Enfin, Carpentier remarque que les « nouvelles tendances » n'ont, de vrai, rien d'une école de pensée ; elles relèvent simplement d'attitudes que l'on retrouve chez les jeunes chercheurs, dont les démarches « passent presque toujours par le biais d'autres sciences humaines, telles la phénoménologie, la sociologie, la psychologie, etc. » (162).

Une quête du sens

Au carrefour de ces quatre différentes voies, brille, comme un monument durable, moins peut-être par ses dimensions imposantes que par son orientation profonde, l'oeuvre de Luc Lacourcière. Si ce dernier a tant recueilli dans des domaines folkloriques divers, proprement littéraires souvent, c'est qu'il était mû par une sorte d'instinct personnel qui tendait à rien moins qu'à embrasser la totalité du réel, d'ici et d'ailleurs. Humaniste dans le meilleur sens du terme, scientifique aussi bien, le folkloriste a constamment posé à ses documents la question qui devait, au-delà de leur simple rassemblement, les relier tous ultimement.

Jean Du Berger, dans l'article le plus pénétrant que j'aie lu sur l'oeuvre de Luc Lacourcière, en a bien indiqué la visée essentielle : il s'agit, avant tout, d'une « quête du sens ». Selon lui, Lacourcière, « dans son oeuvre scientifique, n'a cessé d'être à l'écoute de l'homme concret pour rejoindre au-delà des crises qui passent l'homme de toujours » ; c'est à une « véritable science de la grande fraternité humaine » (170) qu'il a donné le meilleur de lui-même depuis quarante ans. À travers l'homme d'ici, qu'il aime et respecte, à quelque classe ou milieu qu'il appartienne, Lacourcière rejoint l'homme qu'il est et celui du monde entier, l'un et l'autre anonymes, chacun à leur façon, dans la Totalité qui les intègre sans les confondre. Sa science est à la fois de l'homme et du monde, parce qu'elle est de quelque part (d'ici) et de quelqu'un (l'homme québécois).

René Dionne



**Maison de
Luc Lacourcière
à Beaumont**

Photo ATHÉ